

SAUVAGE

De Camille Vidal-Naquet

Télérama

Un premier film qui nous bouscule et nous mène jusqu'au vertige.

Léo, 22 ans, prostitué, est « sauvage » au sens où il a peu d'éducation, un squat pour domicile, aucune inhibition apparente, et une certaine résistance à tout ce qu'il encaisse (coups, insultes) comme à tout ce qu'il intègre – drogues, alcool et nourritures douteuses. Mais Léo est aussi un sentimental, un romantique qui aime un autre tapin, nettement moins gay que lui, même s'ils vendent tous deux leur corps à des hommes, en lisière d'un bois, près d'un aéroport. Le premier film de Camille Vidal-Naquet oscille, ou plutôt tangué, superbement, entre ces deux traits de la personnalité du jeune homme.

La succession des clients, aussi divers que possible, donne le rythme et inspire beaucoup de scènes fortes, imprévisibles et crues, comme autant de variations sur ce que chacun cherche (Léo compris), au-delà de l'échange explicite entre argent et sexe. Parfois, c'est difficilement soutenable : l'abus de pouvoir d'un jeune couple homo qui s'offre les services de Léo et le brutalise, sous couvert de pratiques SM. Souvent, c'est fascinant, voire bouleversant, à l'image de cet homme très âgé, intellectuel, avouant qu'il n'a plus beaucoup d'envies, d'aucune sorte, et qui suscite en retour chez le jeune prostitué une tendresse précautionneuse, une immense douceur. Félix Maritaud jouait un second rôle dans *120 Battements par minute*, de Robin Campillo, son premier travail d'acteur. Cette fois, il porte le film au point de se confondre avec, époustouflant, à corps perdu.

Résultat de plusieurs années d'enquête du cinéaste dans le monde de la prostitution masculine, *Sauvage* dépasse la chronique documentée pour scruter les abîmes vertigineux dans lesquels tombe parfois Léo, par désespoir amoureux. Et aussi par manque d'aspiration à une autre vie : l'énigme souterraine, de plus en plus lancinante, du film. Contrairement à ses collègues, Léo « embrasse » et donne de lui plus qu'il ne faudrait. Les autres épargnent et ne songent qu'à « se caser avec un vieux ». Lui, figure dionysiaque, se consume dans l'intensité, fût-elle toxique, du présent. Quand la réintégration sociale (qu'elle prenne le visage de l'Assistance publique ou celui d'un client protecteur) lui tend les bras, il s'y blottit un instant, puis s'échappe, nous échappe. Camille Vidal-Naquet emmènera aussi son héros en fuite vers un inquiétant tableau final, poétique et trouble, **impossible à oublier**.

Louis Guichard

SAUVAGE

De Camille Vidal-Naquet

Le Monde

**Le portrait d'un jeune prostitué en quête de tendresse,
interprété avec intensité par Félix Maritaud.**

La scène d'ouverture de *Sauvage* agit brutalement. Surprenante et crue, dans son propos comme dans la façon dont elle est mise en scène, elle concentre en quelques minutes ce que le film va s'appliquer à prolonger en l'intensifiant, séquence après séquence. À l'image des étapes par lesquelles est passé le réalisateur, Camille Vidal-Naquet, durant le long travail de terrain qu'il a effectué pour réaliser ce premier long-métrage, descente vertigineuse dans le milieu de la prostitution masculine.

Le passeur de l'histoire s'appelle Léo, 22 ans, gueule de poulbot buté, aux traits cabossés par une vie de chien errant à ingérer du crack et de l'alcool, à bouffer n'importe quoi, à dormir sur les trottoirs ou dans le bois périphérique de la ville où, la journée, il enchaîne les passes. Les clients sont plus ou moins réglos, plus ou moins détraqués. Ils se succèdent dans le déroulé indéfini des jours et des nuits de Léo. Lequel encaisse les coups et les violences sans rien laisser paraître de l'impact qu'ils ont sur lui.

En cela il est « sauvage » - ce caractère qui donne son titre au film -, garçon non « élevé », grandi on ne sait où, pas de passé, pas de projet, confronté à la survie par le corps, sans engagement de la pensée et des sentiments. Du moins en apparence. C'est là que Léo trouve sa nuance, décroche notre empathie. Dans cette part inconnue qui laisse paraître, en creux, le vide d'un manque d'amour dont la manifestation surgit par élans à des moments inattendus et rares. Lors d'une visite médicale par exemple, où il pose sa tête sur l'épaule d'une doctoresse. Lors d'une passe où il offre autant au client qu'à lui-même un instant de tendresse.

Présenté à Cannes (Semaine de la critique), *Sauvage* avait dirigé toute l'attention sur Félix Maritaud, interprète omnipotent du personnage de Léo, à qui il prête son intensité toute personnelle, acquise au long d'une jeune existence qui en rassemble mille. Découvert dans *120 battements par minute*, de Robin Campillo, le jeune acteur apporte à *Sauvage* une incandescence qui met l'image à vif et retient le film au bord de l'abîme, sans l'y plonger.

Véronique Cauhapé

SAUVAGE

De Camille Vidal-Naquet



Aussi brut que sentimental, le premier long métrage de Camille Vidal-Naquet transcende les écueils de son sujet, notamment grâce à la révélation Félix Maritaud.

Il ne faut pas trop prendre le titre du film au pied de la lettre, ni se fier aux préjugés sur son sujet - le quotidien d'un gigolo junkie et SDF - ou aux rumeurs qui ne parleraient que d'une scène brutale avec un plug anal de la taille d'un magnum de champagne : *Sauvage* ne s'intéresse qu'à l'infini besoin de tendresse des hommes. C'est même un film un peu fleur bleue, malgré sa cruditité, sa rudesse étant surtout la marque d'une honnêteté presque candide, à l'image de son protagoniste.

Tout dans la vie de Léo - prostitué de 22 ans au corps marqué et malade - devrait mener à un récit terrible, glauque ou tragique. Mais Léo, dont on ne saura rien du passé, est mû par une telle capacité à vivre l'instant, à s'en contenter sans rêver d'un ailleurs, sans s'imaginer être un autre, et même à y trouver une douceur et une joie qui le comblent, que jamais le film ne cherche à le plaindre, à en faire une victime, à l'accabler de notre pitié ou de nos larmes.

Sauvage a quelque chose de pasolinien dans cette façon de prendre exactement pour ce qu'il est un personnage socialement déclassé, imprésentable, et d'en révéler la grâce. La force vitale de Léo est d'un courage immense, sa marginalité (qu'une promesse de confort, d'affection et d'argent ne fera pas plier) est profondément politique, sa sauvagerie s'accompagne d'une grandeur morale quasi christique. Mais de ces considérations, Léo se moque. Pour lui ne compte que le présent, ses doses quotidiennes de désir, de dope et d'amour, reçues, données, vendues.

L'équilibre de ce film brut tient parce qu'il repose sur une matière extraordinaire : l'acteur Félix Maritaud. Il se donne au film comme Léo à la vie, à la fois pleinement offert et indomptable, pudique dans son impudeur, délicat dans sa rudesse, exposant toute sa fragilité avec l'orgueil des enfants ou l'audace des idiots. De cette fusion totale entre le personnage et celui qui l'incarne, entre leurs deux étonnantes singularités, le film tire son sujet même : ne croire qu'en ce qui traverse le corps, le maintient vivant ou lui fait frôler la mort, lui fait serrer d'autres corps ou s'en éloigner, bander ou pleurer, souffrir et aimer, ailleurs que dans les mots. Et faire qu'au bout du compte, ce corps mille fois pénétré définisse un être de plus en plus impénétrable ; insoumis au spectateur comme il l'est à ses clients, puisqu'entre eux et nous, il n'y a guère de différence.

SAUVAGE

De Camille Vidal-Naquet

GRAZIA

Une météorite. Il y a du Pasolini dans cette histoire d'un garçon qui se vend.

Un geste de cinéma en tout point parfait.

C'est un film qui court vite, très vite. Il fallait porter les promesses de son titre et il ne le fait pas à moitié. Tête baissée, quitte à se prendre quelques murs et défoncer quelques portes, mais jamais ouvertes. **Sauvage est la plus belle prise de risque du cinéma français qu'on ait vue cette année.** Un film (premier), et un réalisateur (inconnu), venus de nulle part. Un acteur aussi, **Félix Maritaud, révélation indiscutable et incandescente**, qui porte le film de bout en bout, entouré aussi d'une série de seconds rôles tout aussi parfaits, qui débarquent d'on ne sait où comme une bande de cambrioleurs ou de joyeux fêtards qui n'auraient qu'une idée en tête, ruiner tout ce qu'il y a chez vous. Un chez-lui, c'est ce qui manque à Léo, petit animal pas encore domestique, qui fait la pute pour survivre autant que pour vivre, comme s'il n'avait connu que ça, et qui d'ailleurs ne semble pas trop détester la situation. Aucun misérabilisme de la part de Camille Vidal-Naquet, le réalisateur, dans sa description de la prostitution masculine.

Le truc avec Léo, c'est qu'on ne sait jamais s'il cherche à se faire apprivoiser, s'il sait vraiment ce que c'est : une vie non animale, une vie non sauvage. Il demande aux autres de l'apprivoiser mais n'en connaît pas la définition. «*Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?*», demandait le petit prince dans le livre de Saint-Exupéry. «*Créer des liens...* », lui répondait le renard. Dans *Sauvage*, ces liens sont toujours infimes, fragiles, à deux doigts d'implorer. C'est Mihal, micheton bulgare, qui lui apprend quelques rudiments voyous. Ou cette docteur, dans l'une des scènes les plus déchirantes du film, qui – un peu démunie et pourtant d'une extrême bienveillance - lui explique que sa santé est en danger, avec toute la retenue que lui impose sa fonction, et que Léo, devant tant de mansuétude, finit par êtreindre d'une candeur passionnée.

Sauvage est à plein d'égards un ovni venu de loin pour le bien de l'humanité. À ceux qui crient que les films français se ressemblent tous, il est venu rappeler qu'on savait encore s'intéresser aux marges et qu'on savait les filmer depuis l'intérieur, non pas comme des bêtes curieuses mais depuis les affects et à hauteur d'homme, en respectant chaque personnage, chaque solitude. **Ses accents bunuéliens, sa pureté pasolinienne donnent à Sauvage la teneur de sa folie contenue. Et Félix Maritaud de nous hanter longtemps**, à tout donner, tout, avec une générosité déconcertante, dans un monde où on ne fait plus que prêter sur gages. Insaisissable, séduisant comme un ange déchu, nous aussi on a envie de le prendre dans nos bras et d'apprendre à le connaître.

Romain CHARBON